Ami du Clergé du 16-23 janvier 1936

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la Purification. — I. Leçons que nous y donnent Marie et Jésus, 33. — II. L'obéissance due à l'Eglise, 34. — III. La crèche, symbole de nos origines et de notre destinée, 36.

Cours de prônes sur les Evangiles. — XIII. *4e Dim. après l'Epiphanie :* L'Eglise victorieuse des persécutions, 37. — XIV. *Septuagésime :* Nous sommes des ouvriers au service de Dieu, 38. — XV. *Sexagésime :* Obstacles que rencontre en nous la parole de Dieu, 40.

Pour les Premiers Vendredis. — IV. *Février :* Jésus adolescent, 42.

Carême sur la gloire de Dieu. — II. La gloire de sa vie, 43.

Les personnages évangéliques. — LXII. Hérode Antipas, 47.

POUR LA PURIFICATION

I

LEÇONS QUE NOUS Y DONNENT MARIE ET JÉSUS

Mes frères,

Le quarantième jour après la naissance de Jésus, Marie, accompagnée de Joseph, se rend au Temple de Jérusalem, y apportant entre ses bras et sur son cœur son divin Enfant. Elle va y accomplir la double loi mosaïque qui ordonnait à toute mère de se présenter devant le grand-prêtre, quarante jours après la naissance de son fils, et de consacrer au Seigneur ce fils, s'il était le premier-né. Quel honneur ce fut pour le Temple que l'arrivée de ce petit groupe ! Jamais il n'avait reçu pareils adorateurs. Dieu, avec son amour infini, abaisse sur eux son regard de prédilection ; les anges tressaillent d'allégresse. Pour nous que de leçons se dégagent de ce mystère !

I

Arrêtons nos regards d'abord sur la Mère. Elle nous offre l'enseignement de deux vertus : l'obéissance et l'humilité.

1. L'obéissance. La loi de la purification n'obligeait que les mères ordinaires, et par conséquent elle n'était pas faite pour Marie, qui aurait pu s'en exempter. Et en effet, de quoi avait-elle à se purifier, cette Vierge immaculée et plus sainte que les anges eux-mêmes, elle qui n'avait consenti à devenir la mère du futur Messie qu'à la condition qu'elle conserverait sa virginité, elle dont la pureté n'avait pas été plus ternie par l'enfantement de Jésus que le cristal n'est souillé par le rayon de lumière qui le traverse ?

Cependant elle se soumet à la loi commune, elle s'y soumet malgré l'espèce de honte qui doit en résulter pour elle : car, aux yeux de ceux qui la verront, elle paraîtra avoir été atteinte par la souillure des filles d'Eve, ce qui est bien propre à alarmer sa pudeur. Elle s'y soumet, quoique l'honneur de son Fils béni lui-même soit en jeu : car ne laisse-t-elle pas croire ainsi qu'il est un enfant qui ne se distingue pas des autres par sa naissance ? Mais ces prétextes ne l'arrêtent pas ; elle obéit malgré tout, s'en remettant à la Providence et lui laissant le soin de sauvegarder le bien de cette double réputation. Oh ! quelle parfaite obéissance et combien nous devrions souhaiter qu'elle règle de même toute notre conduite !

2. Ensuite, c'est l'humilité. Voyez-la, cette jeune mère, admirez-la dans son attitude simple et modeste. Elle s'est mêlée aux autres femmes comme si elle n'était que l'une d'entre elles. Elle passe inaperçue au milieu de la foule, tant elle cherche à s'effacer avec son précieux fardeau, ainsi que Joseph, son pieux et chaste époux ; ou si on les remarque, ce n'est que pour jeter sur eux un regard de compassion, ce dont au reste leur amour-propre ne s'émeut pas.

Et cependant n'est-elle pas la reine de la terre et du ciel ? N'est-elle pas la plus belle, la plus puissante, la plus divinement aimée des créatures, ce qu'il y a de meilleur, de plus grand après Dieu ? Et cet enfant qu'elle porte dans ses bras et qui est le sien, n'est-il pas l'éternelle splendeur du Père ? Elle a entendu, il y a quelques jours à peine, les anges chanter un hymne joyeux au-dessus du berceau de son Fils. Elle a vu les Mages accourus de l'Orient se prosterner devant son nouveau-né et lui offrir de riches présents, symboles de leur foi. Pour toutes ces raisons, il semble qu'elle serait en droit de s'attendre à des hommages particuliers quand elle se présente au Temple.

Mais non, son humilité est trop profonde. Et la conscience de sa dignité et les honneurs dont elle a été l'objet ne peuvent exciter dans cette âme le moindre mouvement d'orgueil. En cela aussi, quel suave modèle elle nous présente ! Vierge très obéissante, Vierge très humble, inspirez-nous donc l'estime de ces vertus ; donnez-nous le courage et la force de les pratiquer.

II

De la Mère passons au Fils, lui aussi doux objet de méditation et source féconde d'enseignements.

Seulement ne nous laissons pas abuser par les apparences. Jésus n'est qu'un enfant, extérieurement il a toutes les faiblesses de l'enfance : il les a prises pour nous toucher davantage et mieux gagner notre amour. Cependant, sous ces dehors, sa raison est pleinement développée et participe d'une manière active et personnelle aux actes qu'on lui fait accomplir.

Marie l'offre à Dieu le Père, les anges du ciel peuvent seuls savoir avec quelle ferveur. Pendant ce temps, lui-même fait un acte parfait d'oblation. Oui, nous devons croire qu'en ce jour l'Enfant Jésus s'offre avec la même perfection de connaissance et de volonté qu'il le fera trente-trois ans plus tard sur la croix.

Il se donne sans retard : car il sait que Dieu est offensé par les retards ; voilà pourquoi, aussitôt que l'entrée du Temple lui est ouverte, il a hâte d'y venir pour renouveler solennellement la consécration de lui-même qu'il a faite au fond de son cœur dès le premier instant de son existence.

Il se donne tout entier : son corps avec toutes ses puissances, son âme avec toutes ses facultés, son cœur avec toutes ses affections : il s'offre véritablement en holocauste, ne se réservant rien, n'exceptant rien de son sacrifice, parce que tout appartient à Dieu et qu'à ce titre il faut lui faire hommage de tout notre être.

Il se donne pour toujours. Nous voyons, en effet, qu'en tout temps il n'a eu en vue que la gloire de Dieu et que, durant toute sa vie, depuis la crèche jusqu'au Calvaire, il a accompli la volonté de son Père.

Enfin il se donne d'un cœur on ne peut plus généreux : car, l'avenir n'ayant pas d'inconnu pour lui, il sait les humiliations et les souffrances qui l'attendent ; cette vue n'ébranle pas cependant son courage et ne l'empêche pas de répondre à la volonté divine : « Me voici ! »

Combien parfaites pouvons-nous supposer qu'ont été les offrandes que firent d'eux-mêmes certains personnages de l'Ancien Testament, que Dieu avait enrichis de grâces exceptionnelles et qui lui restèrent fidèles pendant toute leur vie : par exemple, un S. Jean-Baptiste, dont Notre-Seigneur lui-même a dit qu'il était plus qu'un prophète, par exemple encore un S. Joseph, si humble par sa vie, si glorieux par le rôle qu'il remplit auprès de la Sainte Famille, ou bien enfin la Sainte Vierge, dont l'intelligence était plus éclairée, le cœur plus rempli d'amour que ne le sont les Chérubins et les Séraphins ! On ne peut se faire une idée de l'excellence de leurs dispositions, quand ils se consacrèrent à Dieu. Eh bien ! malgré tout, il est évident que leur oblation n'a pas approché de la perfection de celle de Jésus.

Cela se comprend. Jésus seul, à cause de son union hypostatique, a pu avoir une idée adéquate de Dieu. Par conséquent, nul n'a compris comme lui le domaine de Dieu sur l'homme, l'obligation et les avantages qu'il y a pour nous à le servir, à nous consacrer à lui, à nous immoler pour lui, à dire : « Lui tout, moi rien ! » Aussi quels n'ont pas dû être les sentiments avec lesquels il s'est voué à Dieu ! Pour en avoir une idée, il faudrait être capable de concevoir les colloques des personnes de la T. S. Trinité entre elles, leur échange d'amour, le don de soi-même qu'elles se font réciproquement.

Et voilà ce qui se passe, dans le mystère de ce jour, entre Dieu et ce frêle enfant que la Sainte Vierge présente entre ses bras tremblants. C'est pourquoi de quel regard favorable, avec quel amour Dieu n'accepte-t-il pas cette offrande, infiniment plus agréable que les milliers de victimes immolées sur les autels, que les supplications de tout le genre humain ou même les louanges de la cour céleste !

* *

Tel est notre modèle dans la manière dont nous devons nous consacrer à Dieu, modèle parfait, modèle incomparable. Mais que sa perfection et son excellence ne nous découragent pas. Jésus sait se proportionner à notre faiblesse. Il nous éclaire, il nous dirige dans le service de Dieu, selon que nous sommes plus ou moins prêts à recevoir son action et à y conformer notre conduite par la générosité de nos sacrifices.

Il n'est pas seulement d'ailleurs une lumière qui éclaire, dirige ; il est aussi une force qui nous aide à l'imiter, une force qui excite, soutient, parachève notre volonté, dans l'œuvre de notre sanctification.

O doux Jésus, daignez donc nous accorder cette lumière et cette force, afin que, à votre exemple, nous puissions, sinon nous offrir à Dieu sans retard, car peut-être lui avons-nous déjà dérobé quelques années de notre vie, du moins lui appartenir désormais sans réserve et sans retour. Ainsi soit-il.

II

L'OBÉISSANCE DUE A L'ÉGLISE

Mes frères,

Tout dans la vie de la Sainte Vierge est admirable et excellemment instructif. C'est pourquoi nous nous plaisons aujourd'hui à considérer Marie se soumettant humblement à la cérémonie de la Purification. Docilement elle se rend au Temple et présente l'offrande. La loi l'exigeait et la Vierge s'y conforme exactement, au jour et de la manière fixés par l'autorité.

Par là elle nous apprend à observer ce que l'Eglise nous prescrit.

En cette circonstance, je voudrais donc attirer votre réflexion sur ces deux pensées :

1° *A l'Eglise nous devons obéissance.*

2° *A l'Eglise nous devons obéissance d'esprit et de cœur.*

I. — *A l'Eglise nous devons obéissance*

L'Eglise est l'armée du Christ. Nous sommes tous soldats de Dieu, combattant le péché, marchant à la conquête du Paradis. Or une armée a toujours un général en chef investi du pouvoir de commander ; pour cette raison, soldats, officiers supérieurs ou subalternes, tous sans exception lui doivent obéissance absolue. L'armée elle-même est divisée en plusieurs corps sous les ordres d'un chef spécial ; ces corps se subdivisent à leur tour en régiments, en compagnies, avec des officiers subordonnés les uns aux autres dans l'unité du commandement et de l'obéissance.

De la même manière l'Eglise est organisée. Son chef suprême, le Souverain Pontife, représentant de Jésus-Christ, commande par l'autorité même de Celui de qui il tient la place, et tous doivent lui obéir. Au-dessous de lui sont les évêques, gouvernant, en union avec le pape, les différents diocèses du monde. Et chaque évêque divise son diocèse en un certain nombre de paroisses, à la conduite desquelles sont préposés des prêtres appelés « curés, » et avec le curé d'autres prêtres dénommés « vicaires ». Enfin viennent les simples fidèles.

Ainsi, au sein de l'Eglise, tout le monde obéit au pape, comme une armée au général en chef ; il n'y a qu'un commandement, qui de Jésus-Christ passe au pape, du pape aux évêques, de ceux-ci aux curés et aux prêtres et s'étend jusqu'aux fidèles.

Donc, m. f., il ne s'agit pas de discuter, de raisonner, de se bâtir une religion conformément à ses idées et à son goût ; il faut se soumettre à l'ordre de celui qui est à la fois le maître des esprits et des cœurs. Et puisque le Sauveur a établi un corps de pasteurs, dont la mission est d'être les gardiens et les propagateurs de sa religion, si on les écoute, c'est lui-même qu'on écoute ; si on les méprise, c'est lui-même qu'on méprise : « *Qui vos audit, me audit ; qui vos spernit, me spernit.* » (Luc, x, 16).

Néanmoins, il s'est rencontré de tout temps, de nos jours particulièrement, des hommes affirmant obéir à Dieu, non à l'Eglise. Ne vous scandalisez pas de ce phénomène qui semble étrange, mais qui, hélas ! n'est que trop naturel, vu la sottise et la méchanceté humaines ; bien plutôt voyez les raisons que nous avons d'obéir à l'Eglise.

Elle a une réelle autorité et une autorité absolue. Sur ce sujet le divin Maître s'est expressément expliqué : « Si un frère vous offense, dit-il, adressez-vous seul à lui ; s'il vous écoute, vous l'aurez gagné. S'il ne vous écoute point, prenez avec vous un ou deux témoins, afin que tout se renferme dans la connaissance de deux ou trois témoins. Mais s'il ne les écoute point, dénoncez-le à l'Eglise, et s'il n'écoute point l'Eglise, qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain. » (Math., XVIII, 17).

Vous le voyez : le dernier appel se fait à l'Eglise. Condamné par elle, le chrétien n'est pas admis à en référer à Dieu ; sinon, il n'est plus chrétien, il est païen.

Au vrai, vouloir obéir à Dieu qui ne paraît pas extérieurement sur la terre, pour se soustraire à l'Eglise à laquelle il a confié tous les pouvoirs, est-il rien de plus blessant pour lui-même ? Vous qui prétendez obéir à Dieu sans obéir à l'Eglise, que diriez-vous d'un serviteur qui, profitant de votre absence, mettrait tout en désordre malgré votre épouse, lui répondant audacieusement : « J'obéis à mon maître ; mais pas à vous » ? Ne lui diriez-vous pas : « Mais mon épouse c'est moi. En lui désobéissant, surtout en mon absence, c'est contre moi que vous vous révoltez, d'autant plus odieusement que l'autorité de mon épouse représente la mienne. » Puis vous le chasseriez de votre maison. Dieu fait de même jusqu'à ce que l'Eglise méprisée ait pardonné au coupable.

M. f., obéissez à l'Eglise, c'est par elle que visiblement Dieu vous commande, et en ce touchant mystère de la Purification, sollicitez la Vierge Marie de vous enseigner son obéissance.

Obéissez à l'Eglise, et d'abord au Souverain Pontife. « C'est à vous, Saint-Père, c'est-à-dire à la chaire de Pierre, que je me tiens uni, car sur elle seule est bâtie l'Eglise de Dieu... Qui ne moissonne pas avec vous, ô Père, disperse ses gerbes, et quiconque se détache de vous n'est plus à Jésus-Christ, » dit S. Jérôme.

Obéissez aussi aux évêques : ceux-ci ne se bornent pas à conférer les sacrements de la confirmation et de l'ordre ; ils délibèrent, jugent, assignent le rôle de chacun, donnent les directives, soutiennent, encouragent et stimulent. Obéissez aux prêtres qui ont charge d'une paroisse : les fidèles doivent accepter leurs avis. Car le prêtre, en chaire ou au catéchisme, distribue le pur enseignement doctrinal, c'est la vérité du Christ qu'il annonce ; dans sa voix résonne de loin celle du pape, de l'Eglise et du Sauveur.

Obéir à l'Eglise, c'est évidemment obéir à ceux qui ont reçu d'elle mandat de nous transmettre ses enseignements et ses lois. Et cette obéissance doit être une obéissance d'esprit et de cœur.

II. — *A l'Eglise nous devons obéissance d'esprit et de cœur*

1. N.-S. Jésus-Christ n'a pas laissé son Evangile, comme les ouvrages des hommes, à la libre méditation de chacun : « Ma parole est esprit et vie. » (Jo., VI, 64). C'est pourquoi il a établi un interprète qui en donnerait sans erreur le sens précis, en promulguerait sans faiblesse les lois morales et cultuelles. A l'Eglise a été assignée cette fonction ; fonction formidable, certes ; mais elle ne l'a reçue et ne s'en sert que pour la vérité (II Cor., XIII, 8) ; « elle ne frelate pas la parole de Dieu. » (II Cor., II, 17). De là l'invincible résistance de l'Eglise à la vogue des idées nouvelles ; de là son dédain des motifs humains pour maintenir et faire respecter les lois de la conscience, dans la vie privée et domestique, familiale et sociale.

C'est vous dire que vous avez à vous soumettre d'esprit aux ordres de l'Eglise. Elle n'enseigne point comme les savants qui n'ont aucune garantie de leur doctrine ; elle enseigne au nom de Dieu : « Allez, enseignez toutes les nations... Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des siècles. » (Math., XXVIII, 20).

Cependant, à l'égard de l'Eglise, il y en a qui pratiquent des réserves, des reprises : « Vous voulez vous persuader que les questions qu'on agite et sur lesquelles il est intervenu un jugement de l'Eglise, n'ont rien d'essentiel, et que chacun sur cela peut croire tout ce qu'il lui plaît, sans que la foi en soit altérée... Vous avez des intérêts particuliers à ménager, certaines liaisons de dépendance, de société, d'amitié, à quoi vous seriez obligé de renoncer... Cet appui, cette protection vous manquerait... Quoi ! ce que l'Eglise, ce que son chef visible, ce que ses pasteurs qualifient de faux, d'hérétique, vous le regardez comme indifférent par rapport à la foi ?... Vous me répondez qu'on vous le dit de la sorte. Mais qui sont ceux qui vous le disent ? Quels qu'ils puissent être, devez-vous compter sur leur témoignage, lorsque vous le voyez démenti par l'Eglise ? [1] »

Oui, chrétiens, obéissez d'esprit à l'Eglise. D'ailleurs, quels avantages ! Qui donc, sinon elle, vous renseigne clairement sur l'existence de Dieu, l'origine de l'homme, l'immortalité de l'âme, sur les conditions du salut, sur la sublimité de la vie surnaturelle ?

2. Manifester envers l'Eglise une obéissance d'esprit ne saurait suffire sans une obéissance de cœur. Recommander à des enfants d'obéir à leur mère avec affection paraît superflu. Un élan spontané du cœur ne les porte-t-il pas à lui obéir ? Car, depuis leur enfance, par ses conseils elle les a préservés de tant de dangers physiques et moraux !

Envers l'Eglise nous sommes tenus à une pareille obéissance, non moins affectueuse, puisqu'elle nous dispense le pain de la doctrine adapté à chacun de nos esprits, puisqu'elle guide notre marche dans le chemin du ciel, puisqu'elle nous avertit dès que nous le quittons et qu'elle y facilite notre retour par ses exhortations et ses sacrements. Oh ! combien n'ont point cette obéissance de cœur ! Bourdaloue a dénoncé justement leur attitude équivoque : « De dire qu'on est attaché à l'Eglise et de se comporter comme les plus grands ennemis de l'Eglise ; de s'appeler enfants de l'Eglise et de vouloir, en même temps, se faire les juges de l'Eglise ; de s'élever contre ses arrêts, de louer ce qu'elle réprouve... en vérité, n'est-ce pas se démentir soi-même ?... Pourquoi se parer d'une obéissance imaginaire, quand on secoue réellement le joug et qu'on vit dans la révolte ?... Je doute fort que tant d'opiniâtreté doive être traitée de bonne foi, ou qu'une telle bonne foi puisse être devant Dieu un titre de justification [2]. »

M. f., pour vous décider à une obéissance de cœur, contemplez la Sainte Vierge ; sans envisager ce qu'il pourrait y avoir d'humiliant, de contraire à sa di-

[1] **Bourdaloue, Pensées sur divers sujets de religion et de morale : Esprit de neutralité dans les contestations de l'Eglise.**

[2] **Sermon pour la fête de S. Pierre, 1re partie.**

gnité, elle s'assujettit aux prescriptions légales. En vérité, vous auriez beau faire ce que font les enfants de l'Eglise, c'est-à-dire participer aux sacrements, assister au sacrifice de la messe : si vous n'aviez cette soumission de cœur, il est toujours hors de doute que vous seriez, au moins devant Dieu, retranchés du corps de l'Eglise, et que vous n'auriez plus sa foi.

* *

Je conclus. Imitons la Vierge Marie ; obéissons à l'Eglise et d'esprit et de cœur, sans choisir ni rejeter ce qui nous déplaît dans son dogme, sa morale ou son culte. L'habitude engendre parfois la fatigue ou la routine ; que jamais cette ivraie n'envahisse notre âme.

Si en face de nos obligations nous relevons quelque défaillance, si surtout nous nous reconnaissons gravement coupables, oh ! ressaisissons-nous ! Ce n'est pas seulement une question de convenance : l'enjeu a une autre ampleur. La soumission à l'Eglise est le complément nécessaire de notre amour envers Notre-Seigneur et le pivot indispensable de notre dévotion envers la Sainte Vierge.

Avoir toujours la pensée, les sentiments, l'attitude de l'Eglise est la règle des bons chrétiens. Qui s'en écarte s'égare ; qui s'y tient s'avance avec certitude vers le salut. Ainsi soit-il.

III

LA CRÈCHE, SYMBOLE DE NOS ORIGINES ET DE NOTRE DESTINÉE

Mes frères,

Demain la représentation de la crèche va disparaître jusqu'à Noël prochain. Avant qu'elle soit enlevée, voulez-vous que nous la considérions ensemble une fois encore ? C'est de Jésus-Enfant que S. Paul a dit : « La grâce de Dieu notre Sauveur est apparue à tous les hommes pour nous instruire. » (Tit., III, 4). A son école, nous apprendrons d'où nous venons, ce que nous sommes et quelle est notre fin.

I

Tous les hommes, s'ils ont un peu réfléchi et s'ils veulent être sincères, admettent une cause primordiale des choses. Cette cause, quelle est-elle ? Le dernier effort de la philosophie païenne a abouti à un aveu d'impuissance en la proclamant inconnaissable. Mais l'homme a besoin de savoir quelle elle est : si c'est une force aveugle et brutale, ou une puissance intelligente et bonne.

A défaut de la science humaine, regardez l'Enfant Jésus. La réponse est là : la crèche, c'est-à-dire un Dieu humilié et devenu homme, c'est la réponse du ciel aux investigations de la terre. Ce grand Dieu, qui l'a réduit là ? Si c'est une force ennemie, supérieure à la sienne, je le plains, mais je cesse de l'adorer. Il a trouvé son maître, c'est un vaincu ; il a subi un ordre, c'est un assujetti. Mais s'il a succombé à cette force qu'on appelle l'amour, si c'est par amour qu'il est entré dans cette aventure, Dieu est toujours Dieu, je le reconnais là et je tombe à genoux.

Or, c'est bien par amour que Dieu s'est fait le frère des hommes ; l'amour est le seul maître dont il ait connu la loi. *Sic Deus dilexit mundum* (Joan., III, 14), voilà la grande réponse, la grande vérité. L'amour explique tout, même Dieu et surtout Dieu. Par lui, Dieu s'est révélé : *Deus caritas est* (I Joan., IV, 8). Voilà ma cause, voilà mon origine, que dis-je ? voilà mon Père.

N'estimez-vous pas qu'ils sont à plaindre, les pauvres philosophes qui nous parlent de Dieu avec la méthode et les formules de la science ? Je ne m'étonne pas qu'à la fin le doute les prenne. Nous, nous reconnaissons Dieu dans les humiliations de la crèche, parce que c'est l'amour qui l'y a mis ; et nous savons, à n'en pas douter, que c'est un Dieu bon, qui a un cœur, qui est le Sacré-Cœur.

II

Le même mystère nous révèle qui nous sommes. Puisque Dieu a pris à ce point au sérieux l'humanité à laquelle j'appartiens, je me convainc qu'elle est une grande chose. L'Enfant Jésus montre à tout l'univers le cas que Dieu fait de nous. Quand le Verbe dit à son Père : « *Ecce venio*. Je m'offre pour sauver les hommes » (Hébr., x, 7), Dieu ne répond pas qu'ils n'en valent pas la peine. Il accepte la proposition et il juge que nous valons ce prix. Les anges ne furent pas cotés si haut. Lucifer le sentit bien, lui qui, selon une opinion assez communément reçue, se révolta et entraîna dans sa rébellion une partie de la cour céleste, parce que Dieu devait trop exalter la nature humaine en l'unissant à la nature divine par l'Incarnation, et que l'adoration de l'Homme-Dieu lui était demandée.

Donc nous sommes une grande chose ; mais, hélas ! notre grandeur est une grandeur déchue. Voyez l'Enfant Jésus : il pleure. Pourquoi ? Il verse aujourd'hui des larmes, mais ce n'est qu'un début et comme une entrée en matière ; demain il versera du sang. Qu'est-ce donc ? Un Dieu ne pleure pas pour rien. La noble héroïne de la France fut vue un jour en larmes, et comme on lui en demandait la cause, elle répondit : « Je pleure sur la grande pitié qui est au royaume de France. » Il y avait depuis longtemps plus grande pitié au sein de la pauvre humanité : l'homme avait offensé Dieu et le genre humain était en état de déchéance.

Ah ! je ne m'étonne plus des larmes de l'Enfant-Dieu. Il ne vient pas à la vie comme à une fête ; il y vient comme à une expiation. Les dieux de la mythologie ne descendaient de l'Olympe sur la terre que pour s'y divertir. Jésus n'y vient et n'y séjourne que pour souffrir et pour réparer. On ne dit pas qu'il ait jamais ri ; nous savons au contraire qu'il a plus d'une fois pleuré, et il nous enseigne ainsi que nous sommes les fils d'une race primitivement grande, mais déchue, et que la vie n'est pas une fête où il faille s'enivrer de plaisirs, mais une épreuve où l'on doit se résigner à pleurer, gémir et peiner, en attendant la mort.

III

Notre situation est-elle pour cela désespérée sans retour ? Non pas, il y a une espérance.

C'est chose bien étonnante que Dieu se soit fait homme, et ce doit être pour quelque grand dessein. Il pleure sur nous, mais aussi pour nous ; et ceux pour qui un Dieu a pleuré ne sauraient être perdus pour toujours, s'ils ne mettent pas volontairement obstacle à ses bontés. Ses larmes ne sont pas stériles. Ce qu'elles pleurent, elles le réparent, à la différence des nôtres qui ne peuvent que regretter le mal sans le détruire. Jésus pleure ; donc nous aurons à nous réjouir.

De sa crèche, il nous dit déjà : « Je suis venu, pour qu'ils aient la vie. » (Joan., x, 10). Ainsi de la mort nous remonterons vers la vie et du ténébreux tombeau vers la lumière. Et afin que nous comprenions qu'il ne s'agit pas d'une vie ordinaire et périssable, il ajoute : « *Et ut abundantius habeant,* » ce qui signifie la vie divine. « Dieu s'est fait homme, nous dit S. Augustin, afin que l'homme devînt Dieu. » Vous vous étonnez qu'un homme devienne Dieu. Mais est-il plus impossible à un homme d'être élevé si haut qu'à un Dieu de descendre si bas ? Y a-t-il plus loin de la terre au ciel que du ciel à la terre ?

Voilà donc le but : nous allons à Dieu. Mais non seulement il nous en montre le terme, il nous en montre aussi le chemin. Il revient du ciel, il en est, il saura bien nous ramener à sa suite pourvu que nous ne le quittions pas.

Tel est le maître à l'école duquel je vous ai conduits, et tels sont les grands enseignements qui sortent de la bouche de cet enfant parmi les vagissements et les larmes. Ces enseignements, recueillons-les pour les méditer, mais surtout pour y conformer notre vie.

Nous venons de Dieu : ne démentons pas notre glorieuse origine, montrons-nous-en fiers et croyons-nous obligés par elle. Nous sommes une grande chose : ne dérogeons pas par une vie inutile, frivole ou sensuelle, toute remplie de futilités, de bagatelles et de basses convoitises. Nous allons à Dieu : n'allons pas oublier le but ni nous en détourner. Les yeux de notre âme fixés sur lui, marchons résolument en un *sursum corda* perpétuel, jusqu'au jour où il nous sera donné de l'atteindre et de le posséder dans sa gloire. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LES ÉVANGILES

XIII

4e Dimanche après l'Epiphanie

L'ÉGLISE VICTORIEUSE DES PERSÉCUTIONS

Mes frères,

Au soir d'une journée fatigante, Notre-Seigneur, désirant prendre un peu de repos et ne pouvant le faire à cause de la foule qui le pressait de toutes parts, monta sur une barque et dit aux disciples qui s'y trouvaient : « Passons à l'autre bord. » Assis à la poupe, il s'étendit sur l'oreiller du pilote et s'endormit, épuisé par les labeurs du jour. Mais à peine ses yeux se fermaient que le ciel changea d'aspect. C'est à l'improviste que l'ouragan s'abat sur la mer de Galilée. Des sommets glacés de l'Hermon les tempêtes se précipitent dans le lac et en un instant soulèvent les vagues.

Surprise par une de ces tempêtes, la barque où était Jésus fut bientôt couverte par les flots. Déjà l'eau y entrait de toutes parts et le frêle esquif allait couler à fond avec tous ses passagers quand les disciples, éveillant à grands cris Jésus qui dormait toujours, lui dirent : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! » Se levant tranquillement, Jésus commença par calmer, non les flots, mais les cœurs de ses compagnons : « Pourquoi craignez-vous, gens de peu de foi ? » leur dit-il. Puis, s'adressant aux éléments déchaînés, il commanda aux vents et à la tempête et il se fit aussitôt un grand calme.

I

Il est, m. f., une autre barque conduite par les apôtres et sur laquelle Jésus est monté : c'est la barque de Pierre, c'est l'Eglise catholique dont le pape, successeur de S. Pierre, est le pilote, aidé des évêques, successeurs des apôtres. Que de tempêtes elle a essuyées depuis qu'elle vogue sur la mer agitée du monde ! Mais elle non plus n'a rien à craindre, car Jésus-Christ a dit à ceux qui tiennent son gouvernail : « Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Voyons, m. f., quelques-unes de ces tempêtes qui, au cours des siècles, ont mis l'Eglise en péril, et en constatant comment elle en est toujours sortie indemne, puisse notre foi s'en trouver affermie !

La première est celle qui l'assaille du vivant même de son saint Fondateur, quand Jésus est arrêté, condamné et cloué à la croix. Ses ennemis triomphent et croient bien que c'en est fait du Galiléen et de sa religion. Ses amis, eux aussi, croient tout perdu, ses apôtres l'abandonnent et ses disciples déçus quittent Jérusalem en disant : « Nous croyions qu'il délivrerait Israël, or voilà déjà trois jours qu'il est mort. » Or ces trois jours ne sont pas encore écoulés que Jésus, vainqueur de la mort, sort vivant du tombeau. Il rassemble à nouveau ses disciples, achève de les instruire et avant de les quitter réitère à ses apôtres l'ordre d'aller prêcher l'Evangile à toutes les nations. L'Eglise est sauvée, la tempête est calmée, la barque que l'on croyait au fond de l'abîme remonte à la surface. Mais que d'autres effroyables tempêtes vont l'assaillir à nouveau !

Dociles à l'ordre du Maître, les apôtres se dispersent et vont prêcher l'Evangile à toutes les nations. Mais le vent des persécutions ne tarde pas à souffler. Pendant trois siècles, les chrétiens qu'ils ont convertis sont livrés aux plus affreux supplices et mis à mort. Trente papes et dix millions de fidèles versent leur sang pour la foi de Jésus-Christ. Les persécuteurs croient si bien avoir noyé dans le sang notre sainte religion qu'ils vont graver sur le bronze leur victoire sur le christianisme. Dans une inscription ancienne qu'on voit encore à Lyon, l'un d'eux, Dioclétien, se flatte d'avoir anéanti le nom chrétien : « *Deleto nomine christiano.* » Or la victoire du christianisme sur le paganisme et la barbarie n'avait jamais été si proche. Quelques années plus tard, en 312, l'empereur Constantin, miraculeusement victorieux de ses ennemis, accorde la liberté aux chrétiens, se convertit lui-même et devient le protecteur de l'Eglise.

Un de ses successeurs, Julien l'Apostat, tente de ramener ses sujets aux pieds des idoles. Afin d'y réussir, il soumet les chrétiens à toutes sortes de mesures vexatoires, il confisque leurs biens, ferme leurs églises, leur défend d'ouvrir des écoles. Il va plus loin : comme Néron il condamne les chrétiens aux supplices et fait couler leur sang à nouveau. Croyant déjà triompher, il insultait un jour le Christ qu'il avait renié et demandait à un religieux : « Que fait maintenant le fils du charpentier ? — Le fils du charpentier fait un cercueil, » répond le religieux divinement inspiré. Et en effet, l'apostat Julien, qui partait en guerre contre les Perses, était à peine arrivé sur le champ de bataille qu'une flèche, conduite par la main vengeresse de Dieu, le frappait en pleine poitrine. Baigné dans son sang et sur le point d'expirer, il ramassa, dit-on, dans le creux de sa

main le sang qui coulait de sa blessure et le lançant de dépit vers le ciel il s'écria : « Tu as vaincu, Galiléen ! »

II

Bien des siècles plus tard, Luther, n'écoutant que son orgueil blessé, lève contre l'Eglise dont il avait été le prêtre, l'étendard de l'hérésie. Flattant l'ambition des grands, les passions des petits, il entraîne dans sa révolte une partie de l'Allemagne. Grisé par ses tristes succès, il prédisait déjà le naufrage de la barque de Pierre. « O Pape, je serai ta mort, » répétait-il souvent, après avoir vidé force pots de bière. Il oubliait que dans la Bible, seule autorité qu'il prétendait reconnaître, il est écrit en parlant du premier des papes et de tous ses successeurs : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes, c'est-à-dire les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. »

Luther, comme tous les ennemis de l'Eglise, en fit la triste expérience. Parvenu au terme de sa vie, il n'osait regarder le ciel et lorsque Catherine Bora l'invitait à en contempler la beauté, il répondait : « Hélas ! ce beau ciel n'est pas fait pour nous. — Mais, reprenait son infortunée complice, si c'est parce que nous avons violé nos vœux, il faut y revenir. — Il est trop tard, dit Luther, le char est trop embourbé. » Et quelques mois après, le malheureux mourait tragiquement et allait rendre compte à Dieu du mal immense qu'il avait fait, tandis que la barque de Pierre, qu'il croyait avoir coulée au cours de la tempête qu'il avait déchaînée contre elle, continue de voguer et de conduire vers le port du salut les catholiques fidèles.

Deux siècles s'écoulent et voici Voltaire qui à son tour déclare la guerre à la religion, aidé dans cette entreprise satanique par les Jean-Jacques Rousseau, les Diderot, les d'Alembert et autres impies du XVIIIe siècle. Plus de vingt fois, on retrouve dans sa correspondance ce mot haineux : « Ecrasons l'infâme ! » en parlant de la religion. Sa maxime était : « Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose. » Aussi ses écrits contre la religion sont-ils remplis de mensonges et de calomnies. Il écrivait en 1758 : « Dans vingt ans Dieu aura beau jeu, » prophétisant ainsi la fin du christianisme. Or, vingt ans après, jour pour jour, il était frappé de la maladie qui l'enleva et il mourait dans le plus affreux désespoir en s'écriant : « Je suis abandonné de Dieu et des hommes ! » Son cadavre, quoique au Panthéon, est redevenu poussière, tandis que l'Eglise qui, selon lui, n'avait plus que vingt ans à vivre, est encore debout.

III

Mais voici la grande Révolution. Les églises sont fermées, partout le culte est supprimé, les prêtres qui n'ont pas pris le chemin de l'exil sont mis à mort. Le pilote lui-même qui dirige la barque de Pierre, le Souverain Pontife Pie VI, est fait prisonnier et meurt à Valence. Cette fois il semble que c'en est bien fait de la religion de Jésus-Christ et de son Eglise, et les révolutionnaires s'en vont répétant pompeusement : « Nous assistons aux funérailles d'un grand culte. » Et en effet, écrit l'historien Ranke, on aurait bien pu croire que c'en était fait de la papauté. Comment donner à l'Eglise un nouveau chef ? Les cardinaux à qui cette mission incombe sont dispersés ou captifs: où se réuniront-ils? Rome et l'Italie sont au pouvoir des ennemis de l'Eglise... Hommes de peu de foi, que craignez-vous ? Malgré les obstacles les cardinaux réussissent à se réunir en conclave, protégés par l'hérétique roi de Prusse, le schismatique empereur de Russie et le sultan lui-même, et bientôt Pie VII est élu et prend en main le gouvernement de l'Eglise. Comme autrefois, Jésus commande aux vents et à la tempête ; Bonaparte, suscité par Dieu, impose silence à la Révolution et le Concordat rend la paix à l'Eglise.

Depuis lors, m. f., de nouvelles tempêtes ont agité la barque de l'Eglise. Aujourd'hui encore, ici ou là, le vent de la persécution souffle contre elle avec fureur et il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps. Ne nous en scandalisons pas, m. f., que notre foi n'en soit pas ébranlée. En voyant au contraire comment elle triomphe chaque fois des persécutions et des tempêtes soulevées par l'enfer, que notre foi en soit plutôt affermie, car cela prouve avec évidence qu'elle est divine.

Quelle que soit la violence des vagues que l'impiété soulève contre l'Eglise, elle ne sombrera pas parce que Jésus-Christ est avec elle. Il fait parfois semblant de sommeiller et de se désintéresser des dangers qui nous menacent ; c'est peut-être parce que notre foi en sa Providence, notre confiance en sa toute-puissance, notre recours à son assistance sont eux-mêmes en sommeil. Comme les apôtres luttant contre la tempête, multipliant les manœuvres pour se défendre contre les vents et contre les flots, nous nous agitons, nous catholiques, nous multiplions les ligues et les groupements, nous nous livrons à l'action catholique sous toutes ses formes, et certes, nous avons raison : « Aide-toi et le ciel t'aidera. » Du reste, tout cela nous est recommandé par ceux qui tiennent le gouvernail de l'Eglise. Mais si nous voulons que nos efforts soient couronnés de succès, il faut que Dieu les bénisse. Comme les apôtres et sans attendre comme eux pour le faire que la situation soit désespérée, jetons-nous donc aux pieds de Jésus et crions-lui dans un redoublement de prières : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! » Comme il l'a fait tant de fois déjà, Jésus s'éveillera, commandera aux vents et à la mer, c'est-à-dire confondra les persécuteurs, ruinera leurs efforts, anéantira leurs projets, et une fois de plus son Eglise retrouvera la paix et pourra continuer dans le monde sa mission de salut. Ainsi soit-il.

XIV

Septuagésime

NOUS SOMMES DES OUVRIERS AU SERVICE DE DIEU

Mes frères,

L'évangile d'aujourd'hui nous propose une parabole bien consolante : celle d'un père de famille louant à différentes heures du jour des ouvriers pour sa vigne et leur accordant à tous, le soir venu, le même salaire. Parabole bien consolante, ai-je dit, puisqu'elle nous assure que les ouvriers de la dernière heure au service de Dieu, non seulement seront sauvés, mais recevront la même récompense que ceux de la première. Méditons cette parabole, m. f. Qu'elle encourage ceux qui servent Dieu à lui rester fidèles, puisque ce sont ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin qui seront sauvés ; qu'elle décide surtout ceux qui vivent loin de lui à se convertir bien vite, pendant qu'il en est temps encore.

I

« Le royaume des cieux, dit Notre-Seigneur, est semblable à un père de famille sorti de grand matin afin de louer des ouvriers pour travailler à sa vigne. » En Palestine, au temps du Sauveur, il se passait, au moment des grands travaux, ce qui se passait en nos pays au temps de la moisson, quand les machines n'avaient pas supprimé la main-d'œuvre, ce qui se passe aujourd'hui encore dans les grands vignobles aux approches de la vendange. Les ouvriers sans travail se groupaient sur les places publiques des cités et des bourgs et les pères de famille dont le personnel domestique était insuffisant venaient louer leurs services. On convenait d'avance du prix de la journée si l'embauchage avait lieu dès le matin ; s'il avait lieu au cours de la journée, il dépendait de la générosité du maître. En tout cas, ce prix devait être versé chaque soir après le coucher du soleil, car, est-il dit dans le Deutéronome (XXIV, 14), « l'homme de peine en a besoin pour se nourrir. »

Or, ceci dit, d'après l'explication la plus commune des Saints Docteurs, le père de famille dont il est parlé dans notre Evangile, c'est Dieu ; les ouvriers, c'est chacun de nous ; la journée de travail est le temps de notre vie ; les différentes heures du jour sont les différents âges de notre vie ; la terre à cultiver, c'est notre âme ; le soir est la fin de notre vie ; le denier, enfin, est la récompense du ciel.

Le père de famille, c'est Dieu, notre Créateur, à qui nous appartenons comme des serviteurs à leur maître. Dès que nous avons l'usage de raison et une instruction religieuse suffisante, il nous invite à travailler au salut de notre âme en observant ses commandements et en pratiquant toutes les vertus propres à notre état. Quelques chrétiens répondent dès le matin de leur vie aux desseins de Dieu sur eux et continuent de le faire jusqu'à leur mort. Après s'être pieusement préparés à leur première communion, ils restent fidèles aux engagements qu'ils ont pris ce jour-là ; l'âge des passions peut venir, le service militaire, le choix d'un état, la fondation d'un foyer peut les arracher à leur milieu et modifier leurs habitudes, rien de tout cela ne modifie leur conduite envers Dieu, ils continuent et continueront jusqu'à leur mort de le bien servir : ce sont les ouvriers de la première heure.

D'autres, après une enfance dissipée, s'assagissent au moment de leur première communion, ou bien, après une jeunesse orageuse, reviennent à Dieu au moment de leur mariage, grâce à l'influence d'une pieuse compagne : ce sont les ouvriers de la troisième heure.

Un certain nombre ont déjà atteint l'âge mûr et n'ont point encore songé à leur salut, quand, au milieu du tumulte des affaires, ils entendent une voix qui leur dit : « Pourquoi demeurez-vous ainsi oisifs tout le jour ? » Non pas qu'ils soient oisifs au sens où le monde entend ce mot, car ils se donnent beaucoup de peine pour amasser des biens, s'enrichir, s'élever dans le monde ; ils travaillent beaucoup pour eux-mêmes, mais ne font rien pour Dieu ; ils font beaucoup pour la terre, mais rien pour le ciel. Or voici que des épreuves, un malheur, un deuil viennent leur faire toucher du doigt la vanité des choses d'ici-bas, ou bien c'est une mission donnée à leur paroisse qui leur ouvre les yeux ; ils se convertissent : ce sont les ouvriers de la sixième et de la neuvième heure.

Enfin, il en est qui, après une vie tout entière oublieuse de Dieu, cèdent enfin aux supplications d'une pieuse épouse, aux respectueuses instances d'enfants dévoués ; touchés surtout par la grâce que leur ont méritée les prières de tous ces êtres chers, ils reviennent au Dieu de leur baptême et de leur première communion. Ils sont au soir de leur vie, quelques années seulement, quelques mois, quelques heures même parfois, leur restent encore à vivre : ce sont les ouvriers de la onzième heure.

II

Du nombre desquels sommes-nous, m. f. ? Plaise à Dieu que nous soyons du nombre des ouvriers de la première heure, servant le bon Dieu dès le début et tous les jours de notre vie ! C'est le plus sûr moyen de faire un jour une sainte mort, car telle vie, telle mort. Toutefois, s'il en est qui n'ont pas jusqu'ici travaillé au salut de leur âme avec autant de soin qu'il l'eût fallu, qu'ils ne désespèrent pas : l'évangile d'aujourd'hui nous dit qu'il leur est encore possible de mériter le ciel. Il leur déclare même que s'ils le veulent ils y seront avant ces ouvriers de la première heure ; ils y seront plus tôt et plus haut qu'eux, vérifiant ainsi la parole du Sauveur : « Les derniers seront les premiers et les premiers seront les derniers. »

Ils y seront plus tôt qu'eux... c'est certain, puisqu'ils sont à l'automne ou au soir de leur vie, ils sont plus près de la mort, plus près par conséquent du ciel, que les ouvriers de la première heure qui ne sont qu'au matin de leur existence. Voyez le bon larron : il fut, cela ne fait aucun doute, un ouvrier de la dernière heure, la Sainte Vierge au contraire une ouvrière de la première heure, et cependant Notre-Seigneur dit au premier : « Aujourd'hui même tu seras avec moi au Paradis, » tandis que la Sainte Vierge dut attendre de longues années encore avant d'y entrer. Quelle bonté de la part du divin Maître que nous servons !

Les ouvriers de la onzième heure seront même, s'ils le veulent, plus haut placés, mieux placés au ciel que ceux de la première heure, car la récompense ne sera pas proportionnée à la durée, mais à la quantité du travail accompli au service de Dieu. Ne voit-on pas tous les jours des ouvriers habiles et diligents faire en une heure plus de travail que d'autres en une journée ? Ainsi il se trouve de pauvres pécheurs qui, en quelques années, quelques mois, quelques heures, acquièrent plus de mérites par l'intensité de leur repentir et de leur ferveur, par leur acceptation soumise des infirmités de la vieillesse et des souffrances de la dernière maladie, par l'acceptation généreuse de la mort en expiation de leurs péchés, que d'autres qui, à la vérité, furent fidèles à Dieu toute leur vie, mais l'ont servi avec indolence, par routine plutôt que par amour. C'est en ce sens que le Sage dit de ceux qui ne vivent que peu de temps, mais saintement : « *Consummatus in brevi explevit tempora multa.* Sa vie fut courte, mais combien remplie. » (Sap., IV, 13).

De tout cela ne concluez cependant pas, m. f., que vous pouvez remettre à plus tard la grande affaire de votre salut, sous prétexte qu'il suffira, pour être sauvé, d'être un ouvrier de la onzième heure. Que ce serait mal raisonner ! Sans doute, les ouvriers de la onzième heure seront sauvés comme ceux de la première, mais, dites-moi, quelle heure est-il à l'horloge de votre vie ? Tous les jours de l'année ne sont

pas de même durée et on ne peut travailler aussi longtemps en hiver qu'en été. Il en est ainsi des vies humaines : elles ne sont pas toutes de même durée. Tel jeune homme, telle jeune fille paraissent être encore au matin de leur vie et déjà le soir est venu pour eux, la mort les guette et s'apprête à les jeter dans la nuit du tombeau. Vous qui remettez votre conversion à plus tard, vous qui ne voulez être que des ouvriers de la dernière heure, qui vous dit que malgré votre jeunesse, malgré votre santé, cette dernière heure n'est pas venue pour vous, n'est pas écoulée déjà en grande partie ? Il ne vous en reste plus, peut-être, que quelques minutes... Ah ! comme il vous faut vous hâter d'en profiter si vous ne voulez pas être surpris par la nuit où nul ne peut plus travailler, se repentir et expier !

III

La journée finie, le père de famille fait appeler par son intendant les ouvriers qu'il a occupés, afin de leur remettre leur salaire. Ce salaire est le même pour tous, et même, nous l'avons dit tout à l'heure, les ouvriers de la onzième heure sont les premiers récompensés. Ainsi, au soir de notre vie, Dieu nous fera appeler à son tribunal pour le grand règlement de comptes.

A la vérité, à ce premier jugement qui suivra immédiatement notre mort, nous serons jugés et récompensés isolément. Mais ce jugement particulier sera suivi du jugement général, où tous les ouvriers qui se seront succédé sur la terre au service de Dieu, depuis la première jusqu'à la dernière heure du monde, recevront simultanément leur salaire. Or ce salaire sera le même pour tous : ce sera le ciel.

Dans le ciel, tous les élus ne jouiront pas de la même gloire ni du même bonheur ; aussi aucun d'eux ne sera-t-il tenté de murmurer comme le firent les ouvriers de l'Evangile, qui avaient porté tout le poids du jour et de la chaleur en travaillant dès le matin. La gloire de chacun sera proportionnée à ses mérites, car, dit S. Paul, « de même que la lumière du soleil est différente de celle de la lune et des étoiles et qu'entre les étoiles même il y a des différences de lumière, ainsi en sera-t-il des élus au jour de la résurrection. » Mais le denier que recevront ces élus n'en sera pas moins le même pour tous, en ce sens que leur bonheur proportionné à leurs mérites le sera aussi à leur capacité de jouir. « Tous, dit David, seront pleinement rassasiés quand apparaîtra la gloire de Dieu. » (Ps. XVI, 15). Tous seront pleinement satisfaits. Comment ne pas admirer la justice en même temps que l'infinie miséricorde de Dieu dans la façon dont il nous récompensera un jour !

Notre-Seigneur termine sa parabole par une affirmation bien propre à nous effrayer si nous la séparions de son contexte. « Il y a, dit-il, beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. »

Ces paroles signifient-elles que quoique tous les hommes soient appelés au bonheur éternel, il y en aura peu qui en jouiront ? Le P. Lacordaire ne le pense pas : ce serait, dit-il, tirer de la parabole qui précède une conclusion tout opposée à celle qui s'en dégage. Dans cette parabole nous voyons tous les ouvriers employés par le père de famille recevoir le salaire d'un denier : cela semble bien insinuer que la plupart de ceux que Dieu a créés pour son service seront sauvés, pour peu qu'ils répondent à leur vocation en lui consacrant leur vie en tout ou en partie et dans la mesure de leurs moyens. Dieu est infiniment bon et miséricordieux ; il ne demandera à chacun qu'en proportion des grâces qu'il aura reçues. Quoiqu'il soit de foi que Dieu accorde à tous les hommes les grâces nécessaires au salut, il en est tout de même dont la part est bien modique, si on considère le milieu où ils sont nés, où ils ont vécu, l'éducation qu'ils ont reçue. Pour les admettre dans son paradis, Dieu ne se montrera certainement pas exigeant.

Ceux qui, au dire de Notre-Seigneur, seront sauvés en petit nombre, sont les présomptueux dont nous parlions tout à l'heure, qui remettent leur salut à plus tard, qui se proposent de n'être que des ouvriers de la dernière heure. « Il en est un, c'est vrai, qui fut sauvé ainsi, leur crie S. Augustin, c'est le bon larron ; ne désespérez donc pas, quels que soient vos crimes et le peu de temps qui vous reste pour les regretter... Mais prenez garde, continue le saint Docteur, il n'y en a qu'un, par conséquent ne comptez pas trop sur cette conversion *in extremis.* » C'est de ceux qui abusent ainsi de la miséricorde de Dieu que Notre-Seigneur dit qu'il y en aura peu de sauvés et hélas ! l'expérience nous le fait craindre tous les jours.

Ne soyez pas de ces présomptueux, m. f., ne soyez pas de ces imprudents qui ne réservent pour s'occuper de l'affaire de toutes la plus importante que les derniers instants, et quels instants ! d'une vie que Dieu leur avait donnée tout entière pour le servir. Soyez, s'il en est temps encore, des ouvriers de la première heure, et si vous êtes avancés en âge et n'avez pas jusqu'ici servi Dieu aussi bien que vous le deviez, écoutez-le vous dire par ma bouche : « Pourquoi passez-vous ainsi toute votre vie dans l'oubli de votre salut ? Hâtez-vous de travailler pour votre sanctification, de travailler vous aussi pour le ciel. » Ainsi soit-il.

XV

Sexagésime

OBSTACLES QUE RENCONTRE EN NOUS LA PAROLE DE DIEU

Mes frères,

L'évangile d'aujourd'hui nous propose la parabole du semeur jetant sa semence dans ses sillons. Lorsque Notre-Seigneur proposa cette parabole aux foules qui l'entouraient, on était sans doute au temps des semailles ; selon son habitude, il puisa dans ce fait une comparaison capable de mieux faire comprendre à ses auditeurs comment ils doivent écouter la parole de Dieu et les obstacles qui s'opposent à ce qu'elle porte des fruits.

I

« Un semeur, dit-il, sortit pour semer son grain. » De l'explication de cette parabole, que donnera tout à l'heure le divin Maître à ses apôtres, il apparaît clairement que ce semeur n'est autre que lui-même. Il est venu du ciel sur la terre pour y prêcher la parole de vérité, et il continue de le faire par le ministère de ses prêtres à qui il a dit : « Allez, enseignez toutes les nations ; celui qui vous écoute m'écoute. »

La semence, c'est la parole de Dieu. « L'homme ne vit pas seulement de pain, a dit Notre-Seigneur,

mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » C'est la semence confiée à la terre par le cultivateur qui produit le pain dont se nourrissent nos corps ; mais c'est la parole de Dieu jetée dans nos âmes par les prédicateurs de l'Evangile qui produit dans nos intelligences la lumière dont elles ont besoin et dans nos volontés la force qui les soutient pour l'accomplissement du bien.

Or, tandis que ce cultivateur semait, dit Notre-Seigneur, une partie de la graine tomba le long du chemin ; elle fut foulée aux pieds et les oiseaux du ciel la mangèrent. — Lorsque son champ longe une route ou un chemin rural, bien habile serait le cultivateur qui n'y enverrait pas quelques grains, surtout si le vent y emporte ceux-ci. Bien entendu, ces grains ne sauraient germer dans le sol durci du chemin ; aussi bien les oiseaux nombreux qui, dans tous les pays, forment le cortège empressé du semeur, ne leur en laissent pas le temps.

Ce chemin, explique Notre-Seigneur à ses apôtres, est l'image de ceux qui entendent la parole de Dieu ; mais le diable vient ensuite et il enlève cette parole de leur cœur, de peur qu'ils ne croient et ne soient sauvés. Qu'ils sont nombreux, les chrétiens de cette première catégorie ! Ils assistent parfois aux instructions, oh ! quelques-uns bien rarement, tout au plus les jours de grande fête, puisqu'ils ne viennent aux offices que ces jours-là. Ils écoutent le prédicateur d'une oreille distraite, si distraite que bien souvent ils ne retiennent rien de ce qu'il a dit. Leur corps est à l'église, mais leur esprit n'y est pas, il est déjà tout entier à la partie de plaisir, aux amusements, à la randonnée qui suivra l'office. En tout cas, le peu qu'ils ont retenu, les distractions dont je viens de parler, semblables à autant d'oiseaux envoyés par le démon, l'ont bien vite fait disparaître de leur esprit.

Une autre partie de cette semence, continue Notre-Seigneur, tombe sur un sol pierreux ; elle lève, mais sèche aussitôt, faute d'humidité. Ce sol pierreux, explique le Sauveur, ce sont ceux qui, entendant la parole, la reçoivent avec joie, mais eux non plus n'ont pas de racines ; ils croient bien pour un temps, mais au moment de la tentation ils se retirent.

Cette seconde catégorie d'auditeurs est nombreuse, elle aussi. Qu'une mission soit donnée dans une paroisse, les habitants sont heureux d'en suivre les exercices et de venir écouter les apôtres zélés venus pour les évangéliser. Qu'un prédicateur extraordinaire soit annoncé, l'église est pleine d'auditeurs accourus pour l'entendre. On écoute ce prédicateur, on écoute ces missionnaires avec joie, avec profit même, et la preuve en est que beaucoup profitent de leur passage pour revenir à la pratique de la religion et s'approcher des sacrements. Combien de temps durent ces bonnes dispositions qui réjouissent tant le pasteur, combien de temps persévèrent ces nouveaux convertis ? Hélas ! il en est qui persévèrent à peine quelques semaines. Pourquoi ? Parce que des habitudes de blasphème, d'impureté, d'ivrognerie, de médisance, de calomnie, de colère, d'animosité, de respect humain, forment comme le sous-sol de ces âmes, la parole de Dieu y a germé, y a même produit des fruits passagers de conversion qui ont consolé ceux qui en furent les témoins, mais elle ne saurait y plonger de profondes racines.

D'autres croient pour un temps, persévèrent un peu plus longtemps, mais la tentation vient et ils se retirent ; autrement dit, ils veulent revoir des personnes dont la familiarité les a perdus, fréquenter à nouveau les cabarets, les jeux, les promenades, les danses, ou bien le respect humain se rend à nouveau maître d'eux et ils oublient leurs meilleures résolutions.

II

Une troisième partie de la semence, continue Notre-Seigneur, tombe au milieu des épines ; les épines grandissent avec elle et l'étouffent. Ces épines ne sont pas rares, surtout dans les terrains arides et rocailleux comme ceux dont parle Jésus. Il n'est pas rare, sur certains plateaux, de voir des champs qui, comme en Palestine, en sont entourés comme d'une haie vive. Comment ensemencer le champ sans que quelques grains aillent s'égarer dans ces buissons ? Ils y germent et y lèvent d'autant mieux qu'ils sont à l'ombre et à la fraîcheur. Mais quand le moment est venu pour leur tige de s'élancer vers le ciel, elle en est empêchée par les épines qui l'arrêtent et l'étouffent. Image, dit Notre-Seigneur, de ceux qui ont écouté la parole de Dieu, mais qui la laissent étouffer en eux par les soucis, les richesses et les plaisirs de la vie, en sorte qu'ils ne portent pas de fruit.

Notre-Seigneur, remarque S. Grégoire, joint ensemble les sollicitudes du siècle, les richesses et les plaisirs : toutes ces choses absorbent en effet l'esprit par les soins qu'elles causent pour les acquérir et les conserver, et ne laissent pas de temps pour entendre et méditer la parole de Dieu. Elles corrompent le cœur de ceux qui les possèdent en abondance, on ne les emploie ordinairement que pour se procurer ses aises, les commodités de la vie, les jouissances coupables, les plaisirs défendus. Comment, dès lors, la parole de Dieu pourrait-elle germer et croître dans ces âmes toujours distraites par ces mille soins qui les empêchent de réfléchir, toujours livrées aux plaisirs des sens qui les rendent impropres à goûter la parole de Dieu, à la méditer et à en tirer profit ?

Une dernière partie du grain jeté par le semeur tombe, enfin, dans une bonne terre ; elle lève et porte du fruit. Cette terre est l'image, dit Notre-Seigneur, de ceux qui, écoutant la parole de Dieu avec un cœur bon et parfait, la retiennent et portent du fruit à force de patience.

La terre qui produit du fruit au cultivateur est celle qu'il a bien soignée, dont il a tourné et retourné les sillons pour en exposer toutes les mottes aux rayons vivifiants du soleil, aux éléments fécondants de l'atmosphère, oxygène, hydrogène et azote, celle qu'il a par ses labours répétés débarrassée des mauvaises herbes et d'où il a extirpé les épines. Certes, il lui a fallu se donner du mal pour obtenir ce résultat ; il lui a fallu de la patience et pendant toute une année préparer ce terrain à recevoir la semence qu'il voulait lui confier ; mais on n'a rien sans peine et il est bien récompensé de celle qu'il s'est donnée, en voyant son champ lui rapporter soixante, quatre-vingts, voire même cent pour un.

Pas plus que dans l'ordre de la nature, on n'a rien sans peine dans l'ordre de la grâce. Si nous voulons que la parole de Dieu produise des fruits abondants de salut dans notre âme, il faut la préparer, elle aussi, à recevoir cette divine semence. Et comment ? C'est comme le laboureur, dit S. Augustin, en labourant nos cœurs si durs avec le soc de la pénitence, qui nous fera combattre nos défauts, vaincre nos mauvaises habitudes, extirper nos vices, qui nous fera repousser les distractions de toute sorte ; en débarrassant notre âme, en un mot, de tout ce qui

pourrait l'empêcher de recevoir la parole de Dieu, de la méditer et d'en recueillir de salutaires impressions. C'est en faisant cela, non pas un jour, mais tous les jours, et en nous armant de patience dans ce but.

III

Nous sommes à la veille du Carême, qui est le temps par excellence des semailles évangéliques. Durant cette sainte quarantaine l'Eglise va jeter à pleines mains la divine semence de la parole de Dieu. Préparons nos âmes à la recevoir. Elle va multiplier les instructions ; dans les grands centres vont avoir lieu des stations quadragésimales, des retraites où des prédicateurs en renom se feront entendre ; si nous le pouvons, allons les écouter avec le désir de profiter de leur enseignement pour devenir meilleurs.

Ah ! comme nous ferions tous des progrès dans le bien, comme la société elle-même, si troublée, serait vite transformée si on voulait profiter des saints enseignements qui vont tomber de toutes les chaires chrétiennes ! Songez aux fruits merveilleux produits dans le passé par la parole de Dieu et jugez par là de ceux qu'elle est capable de produire encore aujourd'hui. N'est-ce pas elle qui a converti le monde païen, qui a régénéré les barbares et dompté par la force morale de ses enseignements ces hommes rudes que n'avait pu dompter l'épée ? N'est-ce pas la parole de nos missionnaires qui transforme les peuples sauvages et les amène à la vraie civilisation ?

Et sur un champ moins vaste, combien de pécheurs ont été convertis, combien d'âmes éloignées de Dieu et oublieuses de leur salut ont été soudain ramenées à lui et complètement changées par un seul sermon entendu ! Combien d'autres ont été encouragées par cette divine parole dans le chemin du devoir et ne sont devenues saintes que pour l'avoir écoutée et mise à profit ! Aussi combien Notre-Seigneur avait raison quand à la pieuse femme qui s'écriait : « Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté et le sein qui vous a allaité ! » il répondait : « Combien plus heureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent ! »

Soyons de ceux-là, m. f., et puissions-nous tous, en retour, recueillir au sortir de ce monde une abondante moisson de gloire, moi pour avoir bien semé, vous pour avoir profité de la divine parole que je vous aurai annoncée. Ainsi soit-il.

POUR LES PREMIERS VENDREDIS

IV

Février

JÉSUS ADOLESCENT

Sommaire. — 1° Modèle d'obéissance ;
2° Modèle de travail ;
3° Modèle de bonté envers tous ;
4° Modèle de piété.

Mes chers enfants,

Le temps liturgique qui suit la fête de la Purification est consacré à honorer Jésus adolescent. C'est donc de Jésus adolescent, des vertus du Cœur de Jésus adolescent, que je me propose de vous parler. Quel aimable et beau modèle ! Il est bon, il est utile de le placer sous vos yeux ; vous y trouverez les leçons de conduite qui conviennent spécialement à votre âge et à votre situation.

I

Voyez d'abord son obéissance : avec quel amour il la pratique ! O prodige ! Un Dieu obéit ! Lui qui est le maître du ciel et de la terre, lui qui est l'auteur de tout ce qui existe, il plie sa volonté à celle d'autrui, il fait ce qu'on lui commande !

Et à qui obéit-il ? A des créatures, à Marie et à Joseph, ces deux créatures sans doute les plus parfaites qui aient existé ou existeront jamais, mais qui restent cependant infiniment au-dessous de lui, puisqu'elles lui doivent tout ce qu'elles sont et qu'il les surpasse infiniment en puissance, en science et en sainteté.

A qui obéit-il ? A tous ceux qui par la parenté ou leur position ont quelque autorité sur lui. Il voit en eux les représentants de Dieu, les dépositaires de son autorité : pour lui, leur volonté est l'expression de celle de Dieu ; aussi avec quel soin il l'accomplit !

Il répond à leur premier appel : il leur obéit à l'instant, sans différer ; il leur obéit avec un visage joyeux où rayonne l'acquiescement et la soumission de son âme.

Or cette obéissance, il la pratique dans les ordres qui lui sont agréables ; mais ceux-là même qui coûtent le plus, qui contrarient le plus la nature, il ne les exécute pas moins ponctuellement.

Et combien de temps obéit-il ? Non pas seulement durant les premières années, alors que la faiblesse rend l'obéissance en quelque sorte naturelle et partant plus facile, mais aussi à l'âge où, ayant grandi, ayant atteint l'adolescence, on veut commencer à faire acte d'indépendance.

O la merveilleuse obéissance ! Quelle séduction elle devait exercer autour d'elle ! Et combien elle contraste avec la conduite de ces enfants qui s'affranchissent le plus possible de l'obligation d'obéir ou qui n'obéissent que malgré eux, parce qu'ils y sont forcés, montrant alors par toute leur attitude leurs résistances et leurs révoltes intérieures !

II

Avec l'obéissance, Jésus donne l'exemple du travail. Un Dieu qui travaille comme un simple mortel, un Dieu qui se condamne à la peine incessante, à l'effort continuel, quel autre mystère qui confond la raison !

Le travail, la nature ne l'aime pas ; elle ne le subit qu'avec répugnance : il est la punition du péché ! Voyez cependant de quel cœur Jésus l'accepte, lui qui n'avait pas à payer comme nous la dette du péché !

Quel travail choisit-il ? Ce n'est pas le travail de l'intelligence, ce n'est pas une occupation honorable aux yeux du monde, mais bien l'une des plus pénibles et des plus humbles.

Représentons-nous cet Enfant divin dans la pauvre maison, dans le pauvre atelier de Nazareth. Que fait-il ? A peine commence-t-il à avoir quelque force qu'il aide sa mère dans les mille petits travaux que réclame le soin d'un ménage ; et jamais il n'y eut enfant aussi attentif, aussi empressé pour venir au secours de sa mère.

Puis, lorsqu'arrive l'adolescence, il passe dans l'atelier de son père nourricier, et là il manie les rudes instruments de son métier, il doit remuer les

lourdes pièces de bois. Ses bras se fatiguent, ses mains se blessent, son corps se brise. Car ne vous imaginez pas que, parce qu'il est Dieu, il s'est mis à l'abri des infirmités de notre nature.

Non, il les a prises sur lui : il souffre de la fatigue, comme chacun de nous, et cependant il persévère dans son labeur, non pas un jour ou deux, mais tous les jours ; chaque matin il recommence avec une ardeur nouvelle sa tâche quotidienne.

Quel spectacle touchant et dès lors aussi quelle honte pour ces enfants qui refusent de subir la loi du travail et que rien ne peut rendre laborieux, ni les adjurations de leurs parents, ni le souci de leur avenir, ni la volonté de Dieu à accomplir, ni l'exemple que Jésus leur a donné à leur âge même !

III

A ces deux premières vertus vient se joindre la bonté. Comme Jésus a été bon pour les enfants de son âge, ses compagnons !

Ce serait peu de dire qu'il n'a jamais eu pour eux de mauvais procédés, qu'il ne leur fit jamais de tort et ne chercha pas à les contrister, que dans son cœur il n'y eut pas trace de jalousie, de rivalité envieuse.

Non, il fut serviable, plein de prévenance, affectueux pour tous, pour tous également, ou s'il eut quelques préférences, elles s'adressèrent aux plus faibles, aux plus déshérités.

L'égoïsme, il ne le connaît pas. Il ne sait pas ce que c'est de se rechercher soi-même. Aussi, loin de lui les disputes qu'engendre l'intérêt personnel, l'amour-propre ; et encore moins est-il de ceux qui en tout s'efforcent de faire prévaloir leur sentiment.

Toujours affable, son front ne s'assombrit que lorsque devant lui on se permet quelque parole ou quelque action répréhensible. Sa seule attitude alors devient un reproche : et parfois même il fait entendre une parole de blâme, mais il la dit avec tant de charité et de discrétion qu'elle ne blesse pas, tout en corrigeant.

Combien encore il a été bon pour toutes les autres personnes avec lesquelles il s'est trouvé être en relations ! Quel respect pour elles ! Quels égards qu'il sait proportionner à l'âge, à la situation de chacun ! En lui jamais rien qui puisse les blesser. La bonté divine transpire dans toute sa conduite.

Aussi, tandis que les enfants durs pour leurs camarades, égoïstes, orgueilleux, irrespectueux envers l'autorité, ne recueillent aucune sympathie, tout le monde aimait Jésus, tout le monde se faisait une fête de le voir, de l'entendre ; on était ravi, et autour de Marie et de Joseph on ne tarissait pas en éloges sur cet enfant prédestiné.

IV

Que dire encore de ce divin modèle ? Vous le comprenez, la vertu qui le distingue encore le plus, c'est la piété. Oh ! comme il aime la prière et tout ce qui se rapporte au culte et à l'honneur que nous devons à Dieu !

Dans quels sentiments d'adoration et d'humilité il se prosterne le matin en la présence de Dieu ! Et le soir venu, quels élans d'amour et de reconnaissance il lui adresse !

Mais pendant la journée, on suspend parfois un peu le travail ; ces quelques instants sont consacrés à la prière : de quel cœur il s'y livre !

Souvent aussi, tandis que les mains continuent leur ouvrage, l'âme s'élève vers Dieu pour s'unir à lui et vivre en lui. Ou plutôt non, sa prière ne s'interrompt jamais : il pratique déjà le précepte qu'il donnera plus tard de toujours prier et de ne jamais cesser. La prière fait ses délices.

Voyez-le durant le temps qu'il s'adonne à ce saint exercice. Il est à genoux, les yeux baissés, dans l'attitude du recueillement. Une sorte de rayonnement illumine son visage. C'est qu'il est vivement pénétré de la présence de Dieu. Dans son esprit, point de place pour les distractions, pour les pensées dissipantes : il s'est débarrassé de toutes ces préoccupations pour être tout entier à Dieu. Aussi sa prière s'élève vers le ciel, pure, agréable comme un encens de suave odeur.

Et Marie et Joseph prient aussi à côté de lui, imitant sa ferveur. Combien Dieu est honoré dans ce béni sanctuaire de Nazareth !

Au contraire, nos prières faites sans attention, sans recueillement, par routine, sans un vrai sentiment de dévotion, ne sont-elles pas plutôt une offense pour Dieu, et loin de l'honorer, ne contristent-elles pas son Cœur ?

* *

Voilà, mes chers enfants, le modèle, la copie vivante que vous devriez reproduire dans votre conduite. Vous devriez être d'autres Jésus enfant, d'autres Jésus adolescent par votre obéissance et votre amour du travail, par votre bonté et votre esprit de prière.

Sans doute, nous sommes trop faibles pour pouvoir espérer d'atteindre jamais à cette hauteur. Mais Jésus lui-même nous y aidera, si nous l'appelons à notre secours ; Marie, sa mère, nous y aidera aussi, si nous l'invoquons : car elle ne désire rien tant que de retrouver en nous le portrait fidèle de son divin Fils. Ainsi soit-il.

CARÊME SUR LA GLOIRE DE DIEU

II

LA GLOIRE DE SA VIE

> Ils sont trois dans le ciel : le Père, le Verbe, et l'Esprit-Saint, et ces trois Personnes ne sont qu'un seul Dieu. (I Jo., v, 7-8).

Mes frères,

Dieu est, disions-nous. Nous devons ajouter : Dieu vit, et de la vie la plus féconde, puisqu'il est vivant au suprême degré. Le bien, de soi, veut se répandre, et ne peut rien faire de mieux que d'engendrer son semblable. De quel droit refuser à Dieu ce qui est la loi et l'honneur de la vie ? C'est lui-même qui nous le demande par la bouche de son prophète : « Eh quoi ! je ferai enfanter les autres, et je n'enfanterai pas ! Je donnerai aux autres la fécondité, et moi je resterai stérile ! »

La raison n'essaie même pas de répondre ; car autant elle voit rayonner partout la gloire de l'être divin, autant elle a peur de voir s'évanouir la notion d'un Dieu plein de vie, s'il est stérile, et s'il est fécond, de son unité.

Mais ce que la raison ignore, la foi le sait. Elle sait aussi que Dieu a caché la gloire de sa vie dans l'ombre impénétrable du plus profond de nos

mystères, et le premier de ceux qu'il faut croire pour être sauvé : la Sainte Trinité.

Le catéchisme n'est pas long à épuiser tout le mystère : Il y a, dit-il, trois personnes en Dieu : le Père, le Verbe et l'Esprit-Saint, qui possèdent chacune la Divinité tout entière et ne sont qu'un seul et même Dieu.

Si cela suffit à la foi, notre piété est sans doute avide d'une meilleure lumière. Sans prétendre déchiffrer l'énigme du mystère le plus absolu, nous aimerions dès ici-bas soulever un peu plus le voile qui cache aux yeux des mortels ce mystère de la vie divine, dont la contemplation est réservée au ciel.

A la lumière du flambeau que le génie de S. Thomas nous offre généreusement, essayons d'admirer ce soir cette Trinité des personnes qui, dans l'unité de nature, embrase le sein fécond de Dieu et rayonne jusque dans nos cœurs.

I. — *La Trinité des personnes*

Qu'il y ait en Dieu trois personnes, c'est *un fait* évident aux yeux de notre foi, tellement la révélation en est claire et incontestable. A dire vrai, Dieu a mis du temps à nous dévoiler ce mystère, dont la révélation subite nous eût écrasés de sa gloire, pour parler comme le prophète. N'est-ce pas peu à peu que l'aigle lui-même apprend à fixer le soleil ? Avec quelle sage discrétion Dieu daigna découvrir à l'homme l'accès de la lumière sans ombre où il vit !

L'Ancien Testament se contente de faire allusion à la pluralité des personnes divines, qu'il nomme à l'occasion, mais sans insister. Il était réservé au Fils, lorsque le Verbe se fit chair et habita parmi nous, lui qui est la parole de Dieu, de nous en parler clairement ; car personne ne sait les secrets divins, si ce n'est le Fils et ceux à qui le Fils daigne les révéler. Il le fit en termes exprès, ordonnant même à ses apôtres d'enseigner désormais et de baptiser tous les hommes au nom singulier, parce qu'ils sont un seul Dieu, du Père, et du Fils et du St-Esprit.

Nous savons maintenant à n'en pas douter, nous croyons parce que Dieu l'a dit, qu'il y a en lui trois personnes.

Mais comment sortent-elles de son sein ? Savons-nous quelque chose de leur mystérieuse *origine ?* L'Ecriture nous dit qu'elles procèdent : que le Fils procède du Père, l'Esprit-Saint du Père et du Fils.

Pour avoir quelque idée des processions divines, je vous prie de considérer que chaque être, pour se reproduire, suit un procédé différent en rapport avec sa nature.

La matière aussi peut se reproduire, mais en se divisant ; le corps, en perdant son fruit ou sa semence. Mais ce procédé les épuise. Bien loin que la fécondité dans tous ces règnes inférieurs manifeste la plénitude de l'être, elle accuse au contraire son appauvrissement : s'ils pouvaient être assez féconds, ils s'anéantiraient.

Il est réservé à l'esprit de s'enrichir en produisant. Plus l'intelligence conçoit de belles pensées, des raisons profondes, plus on dira fort justement : « Quelle belle intelligence ! quel esprit profond ! » De même qu'on dit : « C'est un grand cœur, » quand un grand amour en déborde.

Il va de soi, évidemment, que les processions des personnes divines doivent avoir quelque analogie avec les procédés de nos facultés spirituelles, dès lors que Dieu est pur esprit et qu'il nous a faits à sa ressemblance.

Or chez nous il y en a deux, que vous serez heureux de suivre jusqu'au sein de la Trinité.

1. Par le procédé de la connaissance nous aboutissons à l'idée. C'est le fruit d'une génération spirituelle, par laquelle notre intelligence conçoit et reproduit en elle l'image de l'objet connu. La pensée est si bien l'enfantement de l'esprit, que pour dire que l'idée d'un être est née dans notre intelligence, nous affirmons : « Je le conçois ! » L'ayant conçu, vous l'exprimez dans un mot tout intime, dont la parole sensible n'est que l'écho, ou, pour mieux dire, son expression incarnée.

Quand donc Dieu se connaît, il se conçoit aussi et exprime sa pensée, c'est-à-dire tout lui-même, dans un mot, en latin *verbum,* dans un *verbe* qui dit exactement tout ce qu'est Dieu, qui est donc, comme le dit l'Ecriture, l'image parfaite, le miroir sans tache, la figure même de Dieu.

Mais parce qu'il sort de la bouche de Dieu, ce Verbe doit être éminemment simple, véritablement infini, immuable, éternel, immense et unique : il porte évidemment tous les caractères de Dieu : il est donc Dieu lui aussi, pour l'exprimer parfaitement.

Mais il l'est surtout parce que toute la substance du Père doit se retrouver dans son Fils. Il n'en est pas ainsi de nous. Voici pourquoi. Notre idée n'est au fond qu'une opération passagère qui n'absorbe pas toute notre substance. Celle-ci conserve la puissance de produire beaucoup d'autres actes. Qu'est-ce que cela prouve, m. f. ? Que notre essence à nous est bien loin d'être actualisée par l'acte qu'elle vient de produire. Mettez au contraire une essence tout entière en acte : au terme de son acte, vous la retrouvez toute. Et si cet acte est une idée, le mot qui l'exprime contient tout son être, et ce Verbe est le même Dieu.

Qu'est-ce que cela prouve aussi ? Que le procédé de la connaissance n'aboutit pas chez nous à une génération. Nous ne communiquons pas notre substance à notre idée. Notre connaissance ne va pas jusque-là. Elle se contente de concevoir, elle n'arrive pas à enfanter. Notre idée est donc seulement notre conception personnelle, non une personne engendrée, tandis qu'en Dieu son Verbe est forcément son Fils, la deuxième personne de la Trinité.

En somme, s'il nous était permis d'analyser la procession du Verbe selon notre manière habituelle de comprendre, nous y distinguerions volontiers trois temps :

Au point de départ une conception : l'idée que Dieu a de son être ; puis vient l'expression de l'idée : le Verbe ; qui a pour résultat cette image parfaite du Père, qui est son Fils.

Mais comme dans la réalité rien ne se distingue en Dieu, nous pourrons indifféremment avec la Sainte Ecriture nommer cette deuxième personne la Sagesse, ou le Verbe, ou le Fils de Dieu ; car elle est bien les trois ensemble, avec une plénitude que nos mots humains ne sauraient contenir.

2. Cette génération n'épuise pas la fécondité de Dieu. Dès lors qu'il se connaît, il s'aime. Et s'il est Père en se connaissant dans le Fils qu'il a engendré, l'amour qu'inspire la connaissance, c'est le Père et le Fils qui se l'inspirent réciproquement.

Qui pourrait montrer le lien de leurs mutuelles complaisances, le nœud d'amour qui les enlace et les unit dans l'Esprit-Saint ? Il faudrait pour cela devenir le témoin ravi de l'attraction irrésistible que le Père et le Fils exercent l'un sur l'autre et sous l'impulsion de laquelle ils respirent l'un pour l'autre le même souffle d'amour.

Mais un amour extrêmement simple, car en Dieu rien n'est compliqué ; mais un amour sans bornes, car en Dieu tout est infini ; mais un amour immuable, un amour éternel, car en Dieu rien n'est passager ; mais un amour immense et un amour unique, pour tout dire un amour divin, car en Dieu tout est Dieu.

Que dire de plus ? Leur amour est si vif qu'il vit, si réel qu'il est une substance, si parfait qu'il est une personne, à laquelle le Père et le Fils ne peuvent rien refuser. Quand on aime totalement, on donne tout. Ils donnent tout à leur amour, y compris leur nature unique de Dieu.

Et cet amour personnifié, car il est l'amour en personne, c'est proprement le St-Esprit.

S'il m'était permis de nouveau d'analyser à ma manière sa mystérieuse procession, j'y distinguerais aussi trois temps :

Elle commence par une impulsion qui jette l'un dans l'autre le Père et le Fils ; et l'Esprit Saint — son nom le dit — est de fait leur souffle ineffable.

Elle continue par l'impression de leur essentielle amabilité, — c'est par ce mot que S. Thomas caractérise leur amour, — impression tellement vive et tellement divine que le Père et le Fils donnent enfin au St Esprit de vivre et d'être ce qu'ils sont ; et de fait l'Esprit-Saint se nomme aussi le Don de Dieu.

Mais ne distinguez pas ce qui doit se confondre, car l'Esprit-Saint est tout cela avec une plénitude que nos pauvres paroles ne sauraient non plus contenir.

Ils sont donc bien trois dans le ciel : le Père, le Verbe et l'Esprit-Saint. Vous les avez vus sortir l'un de l'autre suivant les procédés qui conviennent à Dieu pur esprit.

Mais sont-ils autre chose que des points de vue, justement ? Nous aurions pu tout aussi bien voir Dieu faire acte de justice, et pourtant son verdict ne porte pas de nom. Pourquoi distinguer seulement le terme de sa connaissance et le fruit de leur amitié ? Parce que, dit la foi, ce sont de *vraies personnes,* possédant leur pleine individualité et leur moi incommunicable.

Vous allez, je crois, vous en rendre compte.

Toute activité, m. f., crée forcément des relations : ainsi votre vie religieuse ou familiale, ou professionnelle, ou civique, n'est qu'une suite de relations avec Dieu et avec les hommes. Et quand on dit de vous : « C'est un chrétien, ou c'est un père, un commerçant, un citoyen, » tous ces mots différents expriment vos différentes relations, selon justement qu'on vous considère à des points de vue différents. D'où vous étiez tentés de dire que Dieu lui aussi pourrait bien être appelé Père en tant qu'il se connaît lui-même, ou St-Esprit en tant qu'il s'aime, sans qu'on ait lieu de distinguer plusieurs personnes en Lui.

N'allez pas si vite. Même en vous toutes ces relations ne subsistent dans la même personne que parce qu'elles ne s'opposent pas. Il n'y a pas d'opposition à ce que la même personne soit professeur et citoyen. Mais ce qui est impossible, ce qui répugne à la raison, c'est que le même individu soit ensemble, le père et son fils, le maître et son serviteur, le professeur et son élève. Car ces relations opposées exigent des termes bien distincts.

Quand donc vous nommez même en Dieu le Père et le Fils par exemple, ou ceux qui aiment et leur amour, je vous mets au défi de ne pas entendre qu'au terme de ces relations se trouvent des personnes réellement distinctes ; tandis que rien ne s'oppose, en effet, à ce que la même personne divine soit à la fois infiniment juste et sainte.

Vous pouvez d'ailleurs observer que nos procédés spirituels s'en vont, en effet, en sens opposé : par la connaissance l'objet vient en nous, mais l'amour nous pousse vers l'objet aimé ; et ils vont dans un certain ordre, car l'amour suit la connaissance, il faut connaître avant d'aimer.

Or c'est précisément à cette relation d'origine et à elle seule que la foi distingue trois personnes en Dieu. Je précise que leur origine est la seule source de leur distinction et que par suite cette relation, incommunicable puisqu'elle est opposée, subsistante puisqu'elle est divine, constitue exclusivement toute leur personnalité, car l'essence et les attributs, les facultés et les vertus, tout le reste en Dieu est unique : c'est son être, c'est Dieu. Mais tout Dieu qu'il est, il ne peut pas agir suivant le même procédé quand il se connaît et qu'il s'aime, puisqu'ils sont opposés. Au terme de ces processions il faudra donc bien reconnaître des personnes réellement distinctes, et c'est la Sainte Trinité.

II. — *En nous*

S. Augustin a dit cette magnifique parole : « Rien n'est plus digne de notre esprit, plus doux au cœur, meilleur pour l'âme que la foi en la Trinité. » Hélas ! combien peu de chrétiens soupçon-

nant que ce dogme mystérieux projette sur toute leur vie, jusque dans les profondeurs de l'âme, les clartés les plus manifestes et d'incomparables délices !

Donnez moi, pour finir, la joie de vous faire entrevoir le merveilleux rayonnement de la Sainte Trinité en nous.

Notre vie chrétienne, m. f., mais elle est marquée du berceau à la tombe par le signe de la Trinité. N'est-ce pas au nom du Père, du Fils et du St-Esprit que nous sommes d'abord baptisés, puis marqués du Saint Chrême au jour de la Confirmation, qu'on nous parle et qu'on nous commande, qu'on nous pardonne et qu'on nous bénit ? C'est au nom de Dieu trois fois saint qu'on vit et qu'on meurt lorsqu'on est chrétien.

C'est pourquoi, tandis que la création tout entière raconte la gloire de Dieu unique, la religion chrétienne ne cesse pas de glorifier la Trinité.

« Gloire au Père, au Fils et au St-Esprit, » répète l'Eglise dans son office à la fin des psaumes, des hymnes et des cantiques. Et quand elle ne le chante pas, elle le montre splendidement.

Ne voyez-vous pas, par exemple, à l'offertoire de la messe rayonner la gloire du Père, celle du Fils incarné sous les espèces de l'hostie pendant la consécration, puis celle de l'Esprit sanctificateur au moment de la communion ?

Ne savez vous pas, par exemple, quand vous récitez le Rosaire, que les mystères joyeux de l'enfance du Christ sont l'œuvre de Dieu son Père, que la Voie douloureuse est celle du Fils Rédempteur et que les triomphes de la grâce sont attribués à l'Esprit Saint ?

Le sachant, vous voudrez peut être désormais aller jusqu'au bout de ce magnifique raisonnement et faire rayonner la gloire de la Trinité non seulement au début des grandes étapes de votre vie, non pas seulement au cours de certaines manifestations plus solennelles et peu fréquentes de votre religieuse piété, mais encore, je l'espère, à chacun de vos pas, je veux dire dans tous vos actes ; car vous voudrez les entreprendre au nom du Père du Fils et du St-Esprit ; et vous voudrez les achever par ces mots qui exprimeront le terme absolument parfait de tous vos désirs et de tous vos efforts : « Gloire au Père, au Fils et au St-Esprit ! »

Or, si ce dogme, m. f., est capable d'éclairer d'une lumière aussi intense et aussi douce toute la route de votre vie et même chacun de vos pas, c'est que, vous le devinez bien, le foyer de la vie divine, la Trinité, habite en nous. De fait, Notre-Seigneur nous l'a promis explicitement : « Nous viendrons en lui, et nous ferons en lui notre demeure ; » non pas « je », Dieu unique, mais « nous », les trois personnes.

Alors, si vous saviez ce qui se passe au fond d'une âme divinisée par cette auguste présence ! Tandis que par sa grâce elle participe réellement à toutes les perfections de la nature unique de Dieu, par le moyen mystérieux des trois vertus théologales : la foi, l'espérance et la charité, elle participe à l'activité qui peut être appropriée à chacune des personnes divines : car la foi lui découvre tous les principes qui sont en Dieu le Père d'une activité spirituelle ; car l'espérance lui assure tous les moyens de salut qui nous viennent du Fils incarné ; car la charité lui inspire toutes les intentions d'amour que le St-Esprit en personne ne cesse de nous souffler au cœur.

Ainsi donc, quand on descend au fond des âmes pour tâcher d'y surprendre le secret de leur vie divine, on a bientôt fait de s'apercevoir, avec quelle admiration et quelle reconnaissance ! que ce secret est un mystère, et que c'est le mystère de la Sainte Trinité : car en nous comme au ciel il y en a trois qui rendent témoignage à la fécondité de notre grâce sanctifiante : le Père, le Fils et le St-Esprit, et ces trois ne sont qu'un seul Dieu, le Dieu admirable dans tous ses saints.

* *

A la vue de tant de merveilles, ah ! laissons jaillir de nos cœurs l'hymne de la louange éternelle : « Gloire au Père, au Fils et au St-Esprit ! »

Gloire soit à vous, *ô Père,* qui de toute éternité engendrez dans votre propre sein ! Vous vous exprimez vous-même dans une parole intérieure, un Verbe qui est votre pensée, votre image, votre Fils. O Père, nous vous adorons, mais aussi nous vous aimons, car nous sommes vos fils aussi, non par génération, mais par une réelle adoption qui nous introduit à jamais dans la Famille divine.

O Père, de qui découle au ciel et sur terre toute paternité, gloire à vous !

Gloire à vous, *ô Fils,* ô Verbe, ô sagesse du Père ! Vous êtes engendré avant l'aurore, Fils unique sorti de Dieu au jour de l'éternité. Vous êtes l'éclat et la gloire du Père, l'empreinte de sa substance ; vous êtes la splendeur de la lumière éternelle et le miroir sans tache des perfections de Dieu. Mais aussi vous êtes l'exemplaire vivant d'après lequel tout a été créé, d'après lequel tout a été restauré, quand le péché eut défiguré en notre âme la divine ressemblance O notre premier-né, vous êtes devenu notre frère, notre sauveur, notre pain, notre roi !

O Fils de Dieu, ô fils de l'homme, gloire à vous !

Gloire à vous, *ô Esprit-Saint,* amour vivant du Père et du Fils, lien substantiel de leurs mutuelles complaisances, don réciproque de leur parfaite amitié ! Vous êtes aussi notre don par la charité que vous répandez en nos âmes.

O notre hôte, notre ami divin, gloire à vous !

Gloire à vous *comme au commencement,* alors que dans l'éternité retentissait la parole du Verbe, dont la louange ineffable était portée au sein de Dieu par le souffle brûlant de l'Esprit d'amour.

Gloire à vous *maintenant et toujours.* Que le ciel redise sans cesse à la terre votre nom trois fois saint. Voici qu'aux harmonies des anges l'Eglise unit sa voix : « O Dieu, s'écrie-t-elle, Père sans naissance, Fils unique du Père, Esprit consolateur, sainte et unique Trinité, de toute la ferveur de notre cœur, de toute la force de notre voix, nous vous confessons, nous vous louons, nous vous bénissons. »

Gloire à vous *dans les siècles des siècles,* alors que toutes vos créatures fidèles, réunies dans votre sein, emprunteront la voix de votre Verbe, l'amour de votre Esprit, pour vous rendre à jamais une louange parfaite.

Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit ! Comme au commencement, maintenant, toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES ÉVANGÉLIQUES

LXII

HÉRODE ANTIPAS

La famille des Hérode est souvent mentionnée dans les Evangiles. C'est à cela d'ailleurs qu'elle doit sa célébrité, car, si elle n'avait pas été citée dans ce livre divin et universel, elle aurait eu le sort commun à tant de petits princes tributaires et protégés de l'Empire romain en de lointaines provinces, dont l'histoire est totalement oubliée et dont quelques rares érudits peuvent seuls redire les noms. Malheureusement, les rapports, directs ou indirects, de cette famille avec le Messie et son entourage, ont toujours été des plus fâcheux et n'ont pu que lui conférer une célébrité déplorable. Un exemple, entre autres, nous en est fourni par Hérode Antipas, un des fils qui réussirent à survivre à leur père Hérode I^{er}.

I

Dans le partage qui suivit le décès de celui-ci, Antipas se vit attribuer la Galilée. Au dire de Josèphe *(De bello jud.,* l. III, c. 2), cette province était la plus opulente de la Terre Sainte; les villes y étaient nombreuses, très rapprochées les unes des autres et si peuplées que les moindres d'entre elles auraient compté jusqu'à quinze mille habitants. Le jeune tétrarque avait donc lieu de se montrer satisfait de son héritage Il le comprit ainsi, et l'on ne voit pas qu'il ait tenté d'étendre ses domaines par des intrigues ou des guerres. Son grand souci fut seulement de conserver ce qui lui revenait ; dans ce but, une condition était essentielle : plaire sans cesse aux Romains, dont la faveur était aussi difficile à conserver qu'à capter et qui n'éprouvaient pas le moindre scrupule à détrôner et à exiler les petits souverains trop peu dociles aux vues de leur politique générale.

Profondément pénétré de ce principe, Hérode s'empressa de faire sa cour aux Césars. Afin de flatter Auguste, le nom de la femme de celui-ci, Julia, fut donné à l'antique ville de Séphoris, dans la tribu de Zabulon, ville qu'Antipas avait fait agrandir et fortifier pour l'ériger en capitale de son territoire. Dans un but analogue, le tétrarque ordonna plus tard l'érection d'une cité nouvelle, sur les bords du lac de Génésareth, et l'appela Tibériade, en l'honneur de Tibère qui venait d'accéder au pouvoir suprême.

Mais le métier de courtisan est souvent périlleux et expose à de singuliers mécomptes. Il devait réserver une étrange aventure à Antipas. Celui-ci avait été l'un des premiers à apprendre les triomphes de Vitellius dans la guerre des Parthes. Il se hâta d'expédier à l'empereur un courrier annonçant l'heureuse nouvelle, et son envoyé fit tant de diligence qu'il devança le messager officiel, dépêché par le général vainqueur. Jusque-là tout allait fort bien. Mais quand Tibère reçut le rapport de Vitellius, il s'y intéressa fort peu et se contenta de dire qu'il était déjà au courant.

On devine la fureur du général, frustré des louanges qu'il était en droit d'espérer. Il jura de se venger du petit prince galiléen qui lui avait joué ce mauvais tour, et il tint parole plus tard, lorsque sa puissance le mit à même d'inspirer la volonté impériale.

Au demeurant, Hérode Antipas était sans doute le moins mauvais des princes de sa race. L'histoire ne cite pas, à son sujet, autant de traits de cruauté sanglante qu'elle en attribue à son père ou à son frère Archélaüs. Cela ne veut pas dire qu'il soit bon à citer comme un exemple, mais sa douceur relative le faisait d'autant mieux apprécier par ses sujets que ceux-ci savaient bien quelle terreur planait sur les terres voisines, et se résignaient facilement à un joug incommode, de peur d'avoir à en subir un pire.

Ce fut cette renommée de modération qui détermina S. Joseph, à son retour d'Egypte, à chercher un asile en Galilée, où les persécutions étaient moins à craindre que partout ailleurs. Il se réfugia à Nazareth, avec la Sainte Famille, ce qui fut cause de l'épithète de « galiléen » souvent attribuée à Notre-Seigneur, par ses adversaires surtout.

II

Cependant, il y avait un point particulièrement faible dans la vie d'Antipas : c'était sa conduite privée. Imbu des exemples scandaleux qu'Hérode le Grand avait multipliés, de la façon la plus cynique, sous les yeux de toute sa cour, le tétrarque s'était en outre pénétré des mœurs romaines qui s'étaient déjà relâchées à un tel point qu'elles pouvaient permettre de pressentir la décadence future. Aucun frein ne le retenait, car son scepticisme païen le portait à demeurer indifférent à toute considération de la loi morale ou de l'ordre religieux, ce qui, du reste, n'était pas sans indigner beaucoup ses sujets.

Des raisons d'Etat l'avaient amené à épouser une fille du roi de l'Arabie, Arétas, ce qui avait l'avantage de lui procurer une alliance politique. Mais le mariage conclu dans de telles conditions ne suffisait pas à satisfaire le prince. Entre autres folies, il commit celle de s'unir à sa nièce et belle-sœur Hérodiade, ce qui devait amener la tragédie de la décapitation de S. Jean-Baptiste.

Nous ne nous arrêterons pas, pour l'instant, sur ce sujet que nous aurons à examiner en détail dans notre prochaine étude, lorsque nous traiterons d'Hérodiade et de sa fille Salomé. Toujours est-il que la mort du Précurseur souleva une émotion d'autant plus vive que le prophète était plus connu et plus vénéré parmi les foules.

A quelque temps de là, Jésus commença sa prédication publique et, afin de démontrer l'authenticité de sa mission divine, il confirma ses paroles par des multitudes de miracles. Au premier abord, Hérode Antipas ne s'en émut pas autrement. Livré à toutes sortes de passions voluptueuses qui occupaient le principal de son activité, il se souciait fort peu des questions de doctrine ou de l'avènement du Messie.

Cependant la rumeur qui entourait les actes de Notre-Seigneur se faisait de plus en plus forte. Non seulement le Christ lui-même opérait des prodiges, mais ses apôtres, à qui il avait conféré le don divin, chassaient les démons du corps des possédés et guérissaient les malades par une onction d'huile, ainsi que le rapporte S. Marc. Le peuple s'émerveillait de toutes ces choses et, ignorant encore de la réalité céleste, se répandait en hypothèses afin de les expliquer. On parlait de cela partout, même à la cour, si bien qu'Hérode s'intéressa enfin à cette question.